Les Suisses dans l'hexagone

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **- (1998)**

Heft 109

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Charles Gleyre,
le maître vaudois des impressionnistes

Monet, Renoir, Pissaro, Sisley, Jérôme et Thomas Couture, Borion, Anker ou de Meuron, tous firent leurs classes dans l'atelier dirigé à Montparnasse par Charles Gleyre. Portrait d'un précurseur pourtant classique.

Charles Gleyre, autoportrait, vers 1830.

Gleyre naît en 1806 dans la petite commune de Chevilly, proche de La Sarraz. Ses parents sont de modestes agriculteurs dans un pays qui n'était pas très riche à l'époque et que Napoléon se promettait de civiliser à sa manière. Très jeune, Gleyre est orphelin et se voit recueilli par son oncle qui était allé chercher à Lyon un destin meilleur que celui offert alors par le pays de Vaud. Charles est donc, dès le départ, un Suisse de l'étranger et plus particulièrement un Suisse de France. On remarque ses qualités pour le graphisme et comme il lui faut un métier, le voilà dessinateur de fabrique, réalisant des modèles destinés à la confection des soieries. Ses dons lui valent rapidement d'entrer à l'École Saint-Pierre qui formait des artistes spécialisés dans les arts appliqués à l'industrie. Gleyre n'a que seize ans mais il veut plus. Sur les conseils de son maître lyonnais il se fait admettre aux Beaux Arts de Paris dans l'atelier d'un peintre célèbre à l'époque, Louis Hersent. Gleyre vit chichement de quelques dons de mécènes qui reconnaissent déjà son talent. On parle en effet de lui car il est un des rares étrangers admis aux Beaux Arts et candidat au Prix de Rome. Il rencontre alors Bonington, élève de Gros, qui lui enseignera l'aquarelle dont l'art fut essentiel dans sa carrière et son futur enseignement. Gleyre réalise alors ses premières œuvres connues, notamment des nus très académiques et surtout des portraits traduisant la vie d'une façon étonnante. Au nombre de ceux-ci figure celui de Jean-Étienne Chaponnière, de Genève, auteur d'un des bas-reliefs de l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Charles est désormais connu. En 1828, il décide de partir pour l'Italie, la copie des œuvres anciennes étant la formation indispensable. Impécunieux à Paris, on ne sait guère comment il finança son voyage à Rome et de quoi il y vécut. En tous cas il voyage, séjourne à Florence, puis à Milan, revient en Suisse par le Simplon, retourne en Italie, est admis comme "pensionnaire" à la Villa Médicis grâce à Horace Vernet et réalise le portrait du futur directeur de l'Académie de Rome, Léon Vaudoyer. C'est presque la consécration. De cette époque datent son romantique autoportrait et une de ses premières grandes compositions, *Les Brigands Romains*.

Le "gréco-romain"

Avec une telle expérience du dessin précis, avec une telle formation, la peinture de Gleyre ne pouvait être qu'académique et léchée. Sans qu'on ose le ranger dans les pompiers - ils viendront plus tard - on le qualifie volontiers de "gréco-romain". Mais Gleyre est d'une certaine trempe et comme Delacroix il s'efforce d'échapper à l'art du temps en composant sur les personnages et leur mouvement, en travaillant l'éclairage de ses tableaux et en recourant volontiers, voire systématiquement, au symbole. À ce titre il inspirera certainement des artistes comme Böcklin et Odilon Redon.

Dessinant avec une précision toute photographique, bien avant que l'invention de Niepce et Daguerre ne permit de faire des clichés à l'extérieur, habile à l'aquarelle qui permet en un temps record de noter des paysages, des costumes, des monuments, Charles Gleyre trouve sa chance en la personne d'un riche américain féru de voyages et d'ethnologie qui cherche un "reporter" pour illustrer ses écrits. Gleyre part donc avec John Lowell jr pour quatre ans au Moyen-Orient : Égypte, Liban, Soudan, Turquie, Malte et la Grèce. Ses croquis, ses aquarelles qui nous livrent des sites pour la plupart massacrés aujourd'hui font de lui, avec Fromentin puis

Delacroix l'un des premiers orientalistes. La plupart de ces œuvres, léguées au musée de Boston par la famille Lowell, font que Gleyre est considéré aux USA comme un des peintres majeur de la première moitié du XIXe siècle. Gleyre rapporte de ce périple un sens de la lumière éclatante, de la vie des humbles dont il se servira souvent par la suite. Cet homme mystérieux car, finalement, on ne sait pas grand chose de sa vie privée, apprend au Moyen-Orient un certain art de la méditation. Revenu à Paris, il se sert de son expérience orientale pour honorer certaines commandes et c'est ainsi qu'il fait partie à côté de Delaroche, Duret, Duban, Rude, Flandrin, Ingres, Vernet, de l'équipe chargée par le duc de Luynes, créateur du Musée des Antiquités Grecques et Égyptiennes, de rénover et décorer son château de Dampierre. Sa méditation se traduit par la réalisation de son chef d'œuvre, *Le Soir* ou *Les Illusions perdues* qui lui vaut la gloire au Salon de 1843. On ne décrit pas ce tableau où un homme mûr reste sur la rive alors qu'un groupe de jeunes femmes s'embarque dans une nacelle chimérique.

Vient alors avec la reconnaissance de Gleyre comme un grand maître, la longue période de son enseignement qui durera près de trente ans. Si les Goncourt jugèrent mal Charles Gleyre, lui reprochant son "esprit lent et ennuyeux" et sa "peinture grise", sans doute à l'image que ces voyageurs de salon se faisaient de son pays, le succès des *Illusions perdues* le fait connaître et estimer du tout Paris. Van Gogh reconnut plus tard le mystère de cette toile insérant l'imaginaire romantique dans un traitement académique rigoureux. Gleyre peut abandonner alors sa vie errante et désordonnée, il doit surtout rétablir sa santé compromise par des années de privations. En fait il n'y parviendra jamais. Mais Lausanne reconnaît alors sa véritable renommée en lui commandant une de ses œuvres maîtresses : *Le Major Davel*. Gleyre s'installe dans un nouvel atelier, rue du Bac. L'intelligentsia parisienne d'alors le fréquente régulièrement. On y rencontrera Berlioz, Edgar Quinet, Sainte-Beuve, Flaubert, Mérimée, Musset avec lequel Gleyre joue aux échecs et d'éminents "Suisses de Paris" comme Juste Olivier.

Il était d'usage à l'époque que les candidats à l'entrée à l'École des Beaux-Arts et même les élèves fréquentassent un "atelier" appelé encore "académie", où l'on travaillait sous les conseils d'un maître extérieur à l'École. En fait des travaux pratiques libres de toute contrainte scolastique. Gleyre reprend ainsi l'atelier de Paul Delaroche qui avait été auparavant celui du baron Gros, le peintre officiel de Napoléon. L'enseignement de Gleyre y durera plus d'un quart de siècle. Plus de cinq cents étudiants le fréquentèrent, pas seulement de futurs artistes professionnels, mais aussi, c'était la mode, des enfants de la bourgeoisie, peti te et grande, qui venaient s'y faire une culture en matière d'arts d'agrément. À partir de 1860, l'atelier de Gleyre est fréquenté par les futurs impressionnistes. Claude Monet, dandy du Havre qui faisait faire ses costumes sur mesure, vient y étudier le "modèle", car c'était là l'activité essentielle. On ne peignait pas encore à l'extérieur. L'atelier était clair et bien chauffé, orienté au nord comme il se doit et Gleyre ne faisait payer que le coût du charbon et des modèles, hommes et femmes, qui posaient six heures par jour !

Renoir, qui avait commencé par peindre des assiettes dans un atelier du Marais - sa famille venait de Limoges - amène Sisley puis Bazille chez Gleyre où s'exerçait déjà Pissaro. Gleyre, bougon, passait parmi les rangs proférant des critiques où l'on démêlait mal l'ironie de la sincérité. "Pourquoi tant de couleur" dit-il un jour à Renoir qui lui répondit impertinemment "parce que ça m'amuse"... Fantin-Latour venait au studio de Gleyre qui était unanimement considéré comme le meilleur de Paris.

Si Gleyre n'acceptait pas qu'on se livrât en sa présence à des bizutages et facéties de rapins, il était débonnaire, n'imposait rien et laissait chacun libre de ses aspirations. De même chacun pouvait exprimer librement, chez Gleyre, ses opinions politiques ou religieuses. Autre exemple de libéralisme, c'étaient les élèves eux-mêmes qui collectaient les fonds destinés aux modèles et à l'entretien des lieux. Le bon Helvète qu'était resté Charles Gleyre ne pouvait agir autrement. Quelques commandes notamment de Suisse lui permettaient de vivre honorablement. De remarquables portraits aussi. Le Vaudois était aimé et respecté de ses disciples. C'est ainsi que lors de leurs premières expositions ceux-ci n'hésitaient pas à faire consigner sur le catalogue "élève de Gleyre". Renoir disait qu'il lui devait tout. Sa sensualité à l'égard des femmes en particulier. On peut, à première vue, se poser des questions à ce sujet. Mais si l'on regarde des tableaux comme la *Sapho* du maître lausannois, il y a dans le personnage tout ce qui, dans un autre style, fera la gloire de l'auteur du *Moulin de la Galette* et des *Jeunes femmes à la campagne*.

Pierre Jonneret

Le Soir ou Les Illusions perdues : le chef-d'œuvre de Gleyre, triomphe au Salon de 1843.